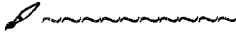


*Lecture critique de l'œuvre de Luis Rinn sur
l'insurrection de 1871 en Algérie*

 OUATMANI Settar*

Introduction: L'insurrection du bachagha Mohammed al-Mokrani est la plus importante en Algérie au 19^e siècle, du point de vue de la participation active de la population à la lutte armée. Selon un chiffre non officiel, avancé par Luis Rinn, plus de 200000 Algériens avaient pris les armes contre les Français. Et le total des gens insurgés avoisine 800000 personnes. Ces chiffres sont tout à fait acceptables quand on voit sur la carte géographique les régions touchées par la révolte en l'occurrence la province d'Alger et particulièrement la Kabylie, la province de Constantine (Sétif, Jijel, Skikda, Batna, Bordj Bou Arreridj...) et une partie du Sahara. A signaler que la mobilisation populaire s'est concrétisée sur le terrain après l'engagement de l'ordre de la Rahmaniyya en faveur du mouvement d'al-Mokrani par l'appel de son principal chef en l'occurrence le Cheikh al-Haddad dont son fief est Seddouk. Débutée le 15 mars 1871,⁽¹⁾ la révolte prit fin officiellement le 20 janvier 1872 par la capture, près de Ouargla, de Boumezrag, successeur de Mohammed d'al-Mokrani tué au combat, le 05 mai 1871. Durant 07 mois de guerre, les Français ont affronté les insurgés en 340 batailles ; la Kabylie fut parcourue par des colonnes françaises au cours desquels les forces françaises incendièrent de nombreux villages et instaurèrent pour chaque tribu insurgée, la règle de la responsabilité collective. A la fin de la révolte, les colons imposèrent leurs idées au gouvernement français, tandis que la situation des autochtones va de pire en pire.⁽²⁾

I- Luis Rinn, un militaire au service de la science: Vingt ans après la révolte du bachagha Mohammed al-Mokrani et de Cheikh al-Haddad, le commandant Luis Rinn édita son importante œuvre intitulée "Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie". Ancien chef du service central des affaires indigènes, conseiller du gouvernement, officier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique, Luis Rinn est né à Paris le 28 mars 1838. Formé militairement à Saint Cyr, il débarqua en Algérie en 1867 et intégra le service des affaires indigènes. Maîtrisant parfaitement la langue arabe et les mœurs de la société algérienne, il travailla successivement à El-Milia, Biskra, Sétif et Tazmalt, une

*-Maître de conférences- histoire contemporaine-Faculté des Sciences Humaines et Sociales- Université de Université de Béjaia

deuxième fois à El-Milia, Biskra, Batna, Jijel et Sétif. En outre, Luis Rinn s'est distingué par ses écrits sur l'Algérie. Les thèmes choisis sont variés. Il publia successivement les ouvrages suivants: l'Algérie assimilée. Étude sur la constitution et la réorganisation de l'Algérie par un chef de bureau arabe (1871), Cours de lecture et d'écriture française à l'usage des indigènes lettrés de l'Algérie (1882), Historique et rapport rédigé au service central des affaires indigènes avec documents à l'appui et carte en collaboration avec le capitaine d'artillerie Bernard (1882), Marabouts et Khouan (1884), Les Commissions disciplinaires (1885), Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha (1885), Nos frontières sahariennes 1886. Certains de ses travaux sont auparavant publiés à la Revue africaine. Il donna également à cette célèbre revue une série d'articles notamment en 1886 (note sur un épisode du massacre de la garnison de Biskra en 1844), en 1887 (deux chansons kabyles sur l'insurrection de 1871, notes, texte et traduction); en 1888 (Lettres de Touareg, fac-similé, texte, traduction et notes).⁽³⁾

L'œuvre de Luis Rinn est la première référence sur l'insurrection de 1871 en Algérie. Avant 1891, une série de brochures et quelques articles ont évoqué la révolte d'al-Mokrani; ces écrits n'ont pas convaincu l'opinion publique, avide de connaissances sur un événement qui a failli perdre à la Troisième République Française cette si belle colonie en l'occurrence l'Algérie. Tantôt c'est les détails qui manquaient à l'appel, tantôt c'est la rigueur scientifique qui est absente. L'ouvrage de Luis Rinn lève le voile sur les circonstances de la révolte, du début à la fin. Les historiens de l'Algérie lui seront redevables des détails fournis sur les combats, presque au jour le jour, des dialogues reconstitués et des précisions apportées sur tel ou tel personnage. Pour les sources utilisées, il parle vaguement en rappelant qu'il a " *publié des documents inconnus ou inédits*", et il ajoute qu'il a complété " *les données officielles par ses notes, par ses souvenirs et par les renseignements qu'ont bien voulu lui fournir plusieurs de ses anciens camarades ou amis*" L'auteur a donc profité de sa situation de fonctionnaire pour accéder aux archives militaires et administratives françaises avant de compléter son travail par une enquête au niveau de ses amis militaires. Par ailleurs, sa connaissance de la société algérienne est un atout qui lui a certainement servi dans cette recherche.⁽⁴⁾

Dans son récit, l'auteur ne manquait pas de souligner certaines vérités. Il parla longuement de la force de la résistance, de l'attachement de la population à sa terre. Il dit ne pas comprendre comment " *les tribus qui ne s'étaient mêlées aux insurgés que parce que nous n'avions pas pu les protéger contre les dévastations des bandes rebelles directrices du mouvement furent châtiées avec la même rigueur que celles qui, dès les*

débuts, avaient fait partie de ces bandes"⁽⁵⁾ Il rappela également les dérapages de l'armée française. Voici ce qu'il dit par exemple sur un combat survenu le 12 juillet 1871, à Oued Bousselem, entre les troupes du général Saussier et les partisans de Boumezrag "*Le terrain est couvert de morts, les prisonniers deviennent encombrants, une vingtaine d'individus pris les armes à la main sont fusillés par les tirailleurs qui ne peuvent se résigner à rester à les garder pendant qu'on se bat à côté d'eux.*" Les malheureux prisonniers étaient, contre les règles de l'humanité, fusillés froidement par l'armée française parce qu'ils devenaient encombrants."⁽⁶⁾ Il convient de saluer le courage de Luis Rinn d'avoir rapporté un fait qui déshonorait l'armée à laquelle il est fier d'appartenir. Toutes les lois du monde exigeaient le respect de l'intégrité morale du prisonnier. Les soldats français les tuaient parfois sans qu'ils soient inquiétés. Dans ce cas cité, le silence de l'administration peut être interprété par la guerre qui faisait rage à l'époque. Dans un tel climat, les dérapages sont permis et couverts, surtout lorsque les victimes sont des Algériens musulmans. Le régime colonial est célèbre par sa politique des deux poids deux mesures. Les colons et les autochtones ne recevaient pas le même traitement. Cette situation a perduré jusqu'à l'indépendance de l'Algérie.

Son portrait sur al-Mokrani est édifiant. Il a retracé le passé de la famille Mokrani depuis les temps anciens jusqu'à 1871. Il a fait d'autres portraits brefs sur les autres chefs locaux comme Mohammed Said Ben Ali Cherif et Cheikh al-Haddad et son fils Si Aziz. Il donna à chaque fois son point de vue sur tel ou tel personnage. Cette approche est fort discutable. Pour certains, le lecteur est automatiquement influencé par l'avis de l'auteur. Pour d'autres, ce n'est qu'un avis que chaque lecteur, spécialiste ou non, est libre de l'accepter ou de le rejeter. Sur la Kabylie, les renseignements éclairaient davantage la situation de la contrée sur le plan géographique, politique, économique et sociale. A retenir par exemple, la description des *imesseblens* qui formaient un groupe qui combattraient jusqu'à la mort. Naguère, ces volontaires de la mort avaient participé activement à la résistance à la conquête française de la Kabylie.⁽⁷⁾

En général, aucun auteur n'est capable d'apporter une si riche littérature sur la révolte de 1871. Luis Rinn a réussi son pari grâce à sa situation de l'époque citée plus haut, son don d'écrivain et sa connaissance du pays. Quoi qu'il en soit, sans mettre en cause la valeur historique de ce récit, le travail de Luis Rinn est critiquable sur certains points qui seront développés ci-après.

II- Une histoire "sans parti pris": D'ores et déjà, dans la préface du livre, l'auteur affirme qu'il va essayer "*sans parti pris, sans idée*

préconçue, de dire simplement ce qu'il a vu, entendu et étudié." Pour lui ce n'est " ni une histoire de l'Algérie, ni une étude militaire qu'il a entrepris d'écrire ; c'est l'histoire d'une insurrection indigène, et rien de plus" ⁽⁸⁾ Dire que c'est possible d'écrire l'histoire d'une insurrection qui a laissé derrière tant de morts et tant de séquelles, de part et d'autre, sans parti pris, en étant en même temps fonctionnaire d'une administration française c'est quasiment une mission difficile. Au fur et à mesure de la lecture de l'œuvre de Luis Rinn, cette constatation se vérifie davantage. Quelques exemples attirent notre attention.

En premier lieu, la question du rapport entre l'autorité française et les chefs locaux (caïds, khalifas et autres). L'auteur, rapportant la soumission des chefs des grandes familles qui avaient dans le passé, travaillé au service des Turcs, écrit: *"Les maîtres et seigneurs héréditaires de ces régions, restés plus ou moins indépendants sous les Turcs, étaient venus à nous de leur plein gré. Ils nous avaient offert et livré, le plus souvent sans coup férir, de vastes territoires et de nombreux contribuables ; parfois même ils nous les avaient donnés alors que nous n'étions pas encore en état d'en prendre possession. Ils avaient agi ainsi parce qu'ils avaient cru y trouver leur intérêt et parce que nous leur avions promis, en retour, la conservation de leur situation et le concours de notre force militaire. et nous n'avons plus vu, dans ces alliés de la première heure, que des individualités gênant l'œuvre de progrès et de civilisation que la France entendait accomplir en Algérie pour justifier sa conquête" ⁽⁹⁾*

Ce texte soulève quelques remarques. L'auteur, contrairement à la rigueur que doit suivre tout chercheur, a tendance à généraliser ses affirmations. S'il est vrai que certains chefs autochtones se sont soumis aux Français de leur plein grès, ce n'est pas le cas pour d'autres. On sait par exemple que certains chefs ont dû se résigner à servir le nouveau pouvoir qu'à la suite de leur défaite militaire. Ils n'avaient pas beaucoup de choix. L'auteur parle également du progrès et de la civilisation que l'autorité coloniale a dès le départ, voulu accomplir en Algérie. Cet écrivain n'a pas vécu toute la période coloniale pour constater de fait, la différence entre les colons et les Algériens musulmans appelés à juste titre *"indigènes"* n'ayant évidemment pas accédé au titre de citoyenneté. Entre les deux populations, la différence est de taille. Les deux races n'avaient pas les mêmes statuts, ni les mêmes droits. Le célèbre code de l'indigénat (voté en 1881), une loi qui *"permettait aux administrateurs d'appliquer les peines de simple police aux infractions de l'indigénat" ⁽¹⁰⁾* est appliqué uniquement pour les Algériens musulmans ; ces derniers n'avaient pas le droit à la nationalité française sauf s'ils acceptent d'être régis par le Code civil français. On peut citer d'autres exemples, mais la réalité est bien

visible : la France a certes beaucoup investi en Algérie, mais souvent pour ses intérêts et celles des colons.

En deuxième lieu, l'auteur fait d'emblée l'éloge des officiers des bureaux arabes, dans leur comportement vis-à-vis des chefs autochtones, et ce, sur le territoire algérien. *De là, écrit-il, bien des malentendus, bien des mécontentements, que s'efforcèrent d'atténuer les officiers des bureaux arabes, chargés de la délicate mission de contrôler ces chefs et de discipliner leur concours au mieux des intérêts de notre action gouvernementale. Grâce au zèle et à l'habileté de ces officiers, si souvent calomniés, grâce aussi au bon esprit et au sens politique dont ces grands chefs faisaient preuve lorsqu'on ne heurtait pas violemment leurs préjugés et leurs intérêts, bien des améliorations, bien des progrès avaient été accomplis en un temps relativement court.*⁽¹¹⁾ L'histoire nous dira que parmi les causes de la révolte des Ouled Sidi Chikh en 1864 fut l'humiliation d'un des lieutenants du bachagha Si Slimane par les officiers du bureau arabe de Géryville.⁽¹²⁾ En général, certains de ces officiers des bureaux arabes pour ne pas dire la plupart, pourtant grands connaisseurs de la société algérienne, exerçaient souvent leur pouvoir avec beaucoup de zèle et autorité et n'hésitaient pas à commettre des excès vis-à-vis des chefs autochtones.

Tout au long de son récit, l'auteur affiche sa subjectivité par l'emploi de termes clairs et sans nuances. A chaque occasion, il rappelle le fossé qui sépare l'Algérien musulman qualifié "*d'indigène*" de "*fanatique*" s'il prend les armes pour combattre et le Français qualifié de civilisé. Voici un petit exemple de ce qu'il avance sur ce sujet : "*Partout et toujours la civilisation et le progrès broient, dans leurs rouages multiples, les simples et les arriérés qu'ils veulent émanciper ou protéger. Et nous autres français, nous sommes, en matière sociale ou politique, des impatientes et des révolutionnaires : nous ne savons jamais attendre que le temps fasse son œuvre... Trop souvent, en effet, nous oublions que les indigènes, déjà si en retard, ne nous suivent que d'un pas lourd et hésitant, et qu'ils ne peuvent pas, en une ou deux générations, comprendre et apprécier ce que nous-mêmes nous avons mis plusieurs siècles à concevoir et à adopter*"⁽¹³⁾ Chez l'auteur, on sent qu'il y a du mépris envers ce peuple colonisé, incapable de suivre le rythme institué par le colonisateur. Bien que Luis Rinn et ses amis de l'administration rappellent la supériorité française dans tous les domaines, ces derniers vont jusqu'à justifier les méthodes un peu spéciales déployées pour dominer la société algérienne. Les exemples abondent dans ce sens: L'enfumage de la Dahra par Pélissier (juin 1845), les massacres de Saint-Arnaud que rapportaient ses lettres adressées à sa famille, la destruction

de Zaatcha par Herbillon (1849) ... Ces excès sont pour la plupart connus de l'opinion publique française et comme l'écrit Charles André Julien, *"les généraux d'Afrique ne brûlèrent pas le pays en cachette. Ils s'en firent gloire pour la plupart, qu'ils fussent royalistes, républicains ou bonapartistes"*⁽¹⁴⁾.

Le Dr Warnier est un homme de cœur. C'est Luis Rinn qui l'affirme⁽¹⁵⁾ Qui ne connaît pas Warnier, le grand défenseur de la colonisation et des colons. Celui-ci fut selon Ageron l'homme le plus écouté de la colonie. Peut-on être un homme de cœur et être le défenseur acharné des intérêts des colons ? N'avait-il pas écrit à l'époque qu'il fallait prendre grand soin de *"ne pas octroyer à une société voisine (les indigènes) encore d'un état relativement barbare les mêmes droits qu'aux citoyens d'un peuple qui marche en tête de la civilisation"* ? Les exemples ne manquent pas sur les positions *"anti indigènes"* du Dr Warnier et il est toujours difficile de comprendre l'opinion de Luis Rinn sur ce protecteur des colons si ce n'est par sa partialité⁽¹⁶⁾.

III-Les causes de l'insurrection: une approche discutable: *"Ces constatations ont leur importance ; elles corroborent les renseignements tirés de l'exposition des faits et achèvent de montrer le caractère exclusivement politique de l'insurrection de 1871, insurrection dirigée, non contre la domination de la France ni contre les chrétiens, mais contre une forme de gouvernement qui menaçait, plus que par le passé, les privilèges et les intérêts des anciennes classes dirigeantes de la société musulmane en Algérie"*⁽¹⁷⁾ Tout est dit dans ce paragraphe. Les centaines de milliers d'Algériens qui se sont soulevés ne l'ont pas fait contre l'autorité française, mais contre *"une forme du gouvernance"*. A suivre l'auteur, on a tendance à comprendre que la révolte n'est que la conséquence d'une série d'humiliations que le bachagha Mokrani a subi de la part de ses supérieurs à Bordj Bou Arreridj ou au niveau de Constantine, centre de la province. En outre, contrairement à l'avis des historiens, Luis Rinn estime que le bachagha a voulu en fait forcer la France à changer de comportement envers sa famille ; ce qui veut dire que la révolte prendrait fin une fois la considération est rétablie. Voici ce qu'il a dit sur ce point : *"Il y eut à la Medjana, dans la soirée du 14 mars, une réunion qui fut à la fois un conseil de famille et un conseil de guerre. Le bachagha exposa son plan. Il ne fallait pas penser, selon lui, à se débarrasser des Français: la paix était faite. Des troupes allaient arriver, et il y avait parmi les musulmans beaucoup trop de chefs qui, pour conserver leurs positions, serviraient les Français. Il fallait réserver l'avenir, faire, en un mot, une manifestation armée assez longue et assez accentuée pour forcer le gouvernement français, quel qu'il fût,*

civil ou militaire, à compter avec la puissance des grandes familles et à maintenir les O. Moqrane dans une situation élevée, à peu près indépendante⁽¹⁸⁾ Les familles qui avaient servi les Français connaissaient bien la nature du gouvernement français qui ne pardonnait guère aux gens qui le combattaient par la force des armes. En déclarant la guerre, Mokrani savait que les dës sont jetés, que le passé est révolu et que l'histoire ne peut se répéter. En admettant même que Mokrani a pris les armes pour défendre ses intérêts comme l'avance l'auteur, pourquoi ce dernier réfute l'idée selon laquelle le chef des Ouled Mokrane, une fois dans le feu de l'action, croit vraiment au djihad contre les Français. L'auteur a pourtant cité quelques-unes des lettres adressées par Mokrani aux tribus où il justifia son combat par son désir de faire la guerre sainte. Pour l'auteur, ces appels au djihad sont juste un moyen de mobiliser la population pour la guerre⁽¹⁹⁾.

Beaucoup d'historiens admettent le rôle de Mokrani dans le déclenchement de la révolte de 1871; toujours est-il, les autres causes ne sont pas négligées. Mustapha Lacheraf souligne pour sa part la prise de conscience de la classe rurale avant 1871, un sentiment qui s'est concrétisé par la mise en place des comités de vigilance (chortas) qui remplaçaient sur le terrain l'autorité ancienne. Les chortas, " *composés de groupes de dix à douze personnes écartèrent les caïds, levèrent les impôts, arrêtèrent les collaborateurs, procédèrent à l'achat des armes, des chevaux et tout autre matériel susceptible de servir à la résistance armée contre l'occupant...*" A cela s'ajoutait la mutinerie des spahis (janvier 1871) et les révoltes locales déclenchées particulièrement dans le Constantinois au début de l'année 1871.⁽²⁰⁾ Abdellah Laroui, de son côté, en évoquant l'insurrection 1871 énumère les causes de l'insurrection " *Si l'on analyse l'action des chefs seuls, on peut certes la lier à la défaite française devant la Prusse ou même la faire naître d'un complot de certains chefs de l'armée pour défendre leur position en Algérie. Si l'on scrute celle des paysans, on y discerne bien évidemment le résultat de la politique du cantonnement et de la baisse constante des prix et de la production pendant quatre années consécutives*".⁽²¹⁾ Luis Rinn a apporté des éclaircissements sur la situation de la Kabylie avant le déclenchement de l'insurrection. Il évoqua le cantonnement, la famine, le passage au régime civil et le décret de naturalisation des juifs. Cependant, un seul point est pour lui déterminant : touché dans son amour propre, le bachagha Mokrani a pris seul la décision de passer à l'acte pour un seul objectif primordial : défendre les privilèges de sa famille.

IV-Le portrait peu convaincant sur le cheikh al-Haddad: Cheikh al-Haddad est aux yeux de Luis Rinn " *un sceptique ambitieux que le hasard*

de sa naissance avait rendu le chef effectif d'une grande congrégation religieuse musulmane.⁽²²⁾ Présenter le principal chef de la Rahmaniyya, à la veille de l'insurrection de 1871, de personnage ambitieux, allait à l'encontre des témoignages historiques et de la logique même des faits. Que peut-on espérer d'un octogénaire si ce n'est d'accomplir son devoir envers sa patrie et sa religion. Depuis son jeune âge, Cheikh al-Haddad s'occupa de sa zawiya sise à Seddouk et de ses khouanes. Bien que ses responsabilités se soient agrandies lorsqu'il est devenu le principal maître de la Rahmaniyya en Kabylie, il a rarement quitté son village, même après son entrée en guerre⁽²³⁾.

En outre, Luis Rinn évoque dans son texte, les hésitations de Cheikh al-Haddad par rapport à son engagement dans la révolte. Il explique cette attitude entre autres, par une histoire d'intérêt matériel. Il dit sur ce propos: *"le vieux cheikh était foncièrement hostile à la guerre, non pas seulement par humanité, comme c'était son devoir religieux, mais aussi beaucoup par intérêt, car la guerre c'est la ruine des zaouïas : pèlerinage, offrandes, quêtes, aumônes, redevances, collectes, tous les revenus disparaissent, ou sont très diminués; au lieu de recevoir, il faut donner; on ne recrute plus de nouveaux adhérents et on en perd chaque jour; l'influence morale même peut s'amoindrir, les circonstances et le danger donnant fatalement la direction et le pouvoir "*⁽²⁴⁾ Cet avis n'est pas convaincant.

La prudence de Cheikh al-Haddad peut être comprise autrement. La place qu'occupait Cheikh al-Haddad au sein de la Rahmaniyya et sa sagesse l'ont poussé à réfléchir avant de répondre positivement à l'appel à l'aide de Mokrani. Mais une fois sa décision prise (sous les encouragements de son fils Si Aziz), le cheikh lança son appel au djihad le 08 avril 1871. Son cri est entendu quelque temps après par plus de 100000 hommes, particulièrement en Kabylie.

Nonobstant ses positions, Luis Rinn a parfaitement dévoilé, des exemples à l'appui, le rôle de Cheikh al-Haddad dans la mobilisation populaire. En dépit des défaites subies, l'image de ce leader religieux est restée intacte aux yeux de ses coreligionnaires. L'exemple le plus édifiant est celui relatif à sa reddition. Ce jour là, un 13 juillet 1871, Cheikh al-Haddad, porté sur une civière, est venu se rendre au général Saussier, campé non loin de Draâ Larba. *"Ce fut, écrit l'auteur, un spectacle imposant que la reddition de ce vieux pontife octogénaire, quand, descendu de sa civière et soutenu par ses petits-fils, il s'approcha de la tente du général. Son âge, ses malheurs, sa figure de cire émaciée par toute une vie d'ascétisme et de réclusion, la dignité de son attitude, frappèrent les plus indifférents et les plus sceptiques de nos soldats. Quant à nos caïds,*

spahis et auxiliaires, il fallut un service d'ordre afin de les empêcher de se précipiter pour toucher ou pour baiser respectueusement les pans de son bernous."⁽²⁵⁾ Les soldats musulmans enrôlés dans l'armée française se bousculèrent eux aussi pour toucher le corps du cheikh al-Haddad, leur ennemi pendant la guerre. Cette scène paradoxale ne changea rien du cours de l'histoire et n'ébranla pas la position de l'autorité française avide de vengeance. Le Cheikh al-Haddad est condamné à 05 ans de prison et mourût quelques temps après.

Sur les Moqadems de l'ordre de la Rahmaniyya qui avaient répondu présent à l'appel de Cheikh al-Haddad, l'auteur ne dérogea pas à la règle quant aux motifs les ayant conduits aux combats. Ce n'est plus le djihad ou le "*fanatisme*" d'après sa formule préférée qui était l'enjeu, ce fut la question matérielle. Ses propos sont clairs sur ce point: "*Quant aux Moqadems, la plupart d'entre eux s'étaient jetés avec ardeur dans la lutte, non par fanatisme, mais parce qu'ils avaient compté se tailler une situation brillante et lucrative. Ils avaient échoué, et se sentant impuissants à protéger contre les exigences du vainqueur ceux dont ils avaient entraîné la ruine et l'humiliation, ils répugnaient à rentrer dans leurs villages après avoir subi la honte d'une reddition volontaire aux chrétiens. Ils sentaient que c'en était à tout jamais fait de leur prestige religieux s'ils ne s'imposaient pas au respect des gens de leurs tribus par l'énergie de leur attitude vis-à-vis des Français.*"⁽²⁶⁾ Si les Moqadems voulaient se tailler une situation stable, il aurait été préférable pour eux de demeurer en dehors de la guerre. Leur engagement en faveur de la révolte fut un acte dangereux et ils le savaient. Simplement, par conviction et souvent grâce à leurs sentiments religieux, ils s'étaient préparés à une nouvelle vie dominée par l'anarchie et la guerre en général.

V-Une répression terrible: "*La répression fut terrible, hors de proportion avec la culpabilité*". Luis Rinn l'affirme ouvertement. Il reconnaît pourtant que les pertes françaises étaient minimes (2686 morts), que "*les combats ne ressemblaient en rien à ces grandes tueries perfectionnées des guerres européennes*"⁽²⁷⁾ Toujours est-il, cet écrivain ne dit pas toute la vérité. La répression subie par la population révoltée sous l'égide d'al-Mokrani fut un cas unique dans l'histoire de l'Algérie contemporaine. Aux dires des historiens, elle a dépassé toutes les lignes rouges. Le colonel Robin, militaire et contemporaine de Luis Rinn avoue qu'elle a "*plutôt ressemblé à un acte de vengeance implacable, qu'à l'application d'un châtiment proportionné aux méfaits commis*".⁽²⁸⁾ L'auteur fut un fervent participant de cette répression. Ce fut lui qui a proposé à l'autorité française les mesures répressives capables de

dissuader les Algériens de lever l'étendard de la révolte dans une contribution faite avant la fin de l'insurrection d'al-Mokrani. Il a dit par exemple que la répression devrait servir entre autres, les intérêts de la colonisation c'est-à-dire les colons. Sur ce point, on constate son désintérêt total pour la situation des autochtones qui furent les premiers à payer les frais d'une telle politique.⁽²⁹⁾

Dès les premiers signes de l'insurrection, les militaires français réagissaient. Des colonnes dirigées par les généraux : Lallemand, Saucier, Cerez et Lapasset parcoururent, chacune de son côté, les contrées insurgées. Le châtiment venait de commencer. Les vieilles méthodes, chères aux généraux de la conquête, sont appliquées avec une ampleur considérable. Les villages furent détruits et brûlés. Des milliers d'Algériens passèrent par les armes. L'auteur racontait ces scènes avec beaucoup de détails et en rappelant à chaque fois, les dures leçons que doit recevoir les tribus à chaque passage à la dissidence. Il trouva des arguments pour justifier la répression prônée par les Français.

Dans son œuvre, l'auteur énumère également certaines des mesures considérables prises par les Français après 1871. Ainsi, à titre d'exemple, les prélèvements de terre de la population révoltée s'élevèrent finalement à 446 406 ha et les prélèvements financiers atteignirent 7,933,860 francs. Une partie de ses terres fut cédée aux Alsaciens-Lorrains arrivés en masse en Algérie après l'annexion de leur province à la Prusse.⁽³⁰⁾ Ces mesures sont citées sans que l'auteur puisse souligner les effets sans précédent sur toute une région et toute une population. Il convient de souligner aussi ce qui a changé pour les Algériens musulmans après l'insurrection de 1871. Tous les témoignages s'accordent à dire que ce fut l'ère du triomphe des colons. Ces derniers ont saisi cette révolte pour imposer leurs idées sur le pouvoir politique par le biais par exemple de l'exploitation de nouvelles terres appartenant aux autochtones par la promulgation de nouvelles lois foncières. Contrairement à Luis Rinn, de nombreux historiens évoquent l'injustice de cette politique sur les Algériens musulmans: ce fut le cas d'Ageron qui a longuement travaillé sur l'époque qui a suivi l'insurrection d'al-Mokrani.

Conclusion: Après une longue carrière au sein de l'armée française et des années de services à l'administration, Luis Rinn décida d'écrire sur l'insurrection de 1871. Son texte est écrit à une époque où les colons régnaient avec force à Alger. Par conséquent, ces éléments ont influencé l'auteur dans le sens d'une critique systématique de l'attitude des Algériens musulmans et de la défense des intérêts des colons.

Cependant, l'œuvre de Luis Rinn demeure, plus d'un siècle après sa parution, un chef-d'œuvre par ses documents riches et inédits et ses

analyses pertinentes. En dépit de tous les travaux de recherches réalisés sur l'insurrection de Mokrani, ce travail occupe toujours une place importante chez les chercheurs. Le grand mérite de Luis Rinn est d'avoir longuement travaillé pour faire connaître au grand public, avec sa propre version, cet épisode douloureux de l'histoire de l'Algérie à savoir l'insurrection d'al-Mokrani.

Notes :

1) Après plusieurs correspondances adressées à ses supérieures au cours desquelles ses démissions de son poste furent rejetées, le bachagha Mokrani écrivit le 15 mars 1871 deux lettres, la première adressée au général Augeraud, la deuxième au capitaine Olivier, du bureau arabe de Bordj Bou Arreridj. Dans ses écrits, il rappela que sa démission est déjà acceptée une année auparavant par le gouverneur général Mac Mahon et par conséquent, il décida de combattre les Français. Voir LIOREL Jules, Kabylie de Djurdjura, Ernest Leroux, Paris, p 248.

2) RINN Luis, L'insurrection de 1871 en Algérie, Alger, Adolphe Jourdan, Alger, 1891. Voir à la page 57 le tableau chronologique des principaux faits de l'insurrection de Mokrani.

3) NARCISSE Faucon, Le livre d'Or de l'Algérie, tome 1, Challamel et Cie éditeur, Paris, 1889, P 516 à 519.

4) RINN Luis, op cit, voir la préface.

5) Ibid, p 648.

6) Ibid, p 468.

7) A l'exception de Joseph Nil Robin et de Luis Rinn, rares sont les auteurs qui ont évoqué le rôle des *imesseblens* dans la résistance à l'occupant. Le lecteur trouve certainement du plaisir à lire cette description de Luis Rinn d'un combat sur lequel les combattants kabyles comptaient d'abord sur le courage des *imesseblens* qui devaient attaquer les premiers pour essayer de franchir les murs de Fort National, occupé alors par une colonne française (22 mai 1871) : "*Vers deux heures du matin, un chant religieux se faisait entendre sur les hauteurs de Tablabalt ; un quart d'heure après, le même chant était répété à Ourfi a et suivi de quelques minutes de silence. Puis, tout à coup, mille cris sauvages retentissent de tous les ravins, la fusillade éclate de tous côtés, des gerbes de balles passent sur le fort : les 2,280 imessebelène sont au pied du mur, disposant leurs échelles pour l'escalade. A ce moment, le fort s'enveloppe d'un ruban de feu : ce sont les défenseurs qui, avec un rare sang-froid, fusillent à bout portant tout ce qui se présente, pendant que L'artillerie croisant ses feux dans toutes les directions écrase pêle-mêle ceux qui reculent et ceux qui accourent à la rescousse. L'attaque échoua et on dénombra une vingtaine de morts.*" Voir Luis RINN, op cit, p 433 à 436. Voir également l'article de Robin, Revue africaine, 1874, p 401.

8) Luis RINN, op cit, p 4. .

9) Ibid, p 2 et 3. .

10) AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, Tome II, Presses universitaires de France, Paris, P 24.

11) Luis RINN, op cit, p 3.

12) المنور، تاريخ المقاومة الجزائرية، دار المعرفة العربي، الجزائر، ص 259.

13) Luis RINN, op cit, P 666.

14) BOUAMRANE Cheikh et DJIDJELLI Mohamed, L'Algérie coloniale par les textes (1830 – 1962), Editions Hammouda, Alger, 2003, p 48, 49, 59 et 60.

15) P 83.

16) AGERON Charles Robert, op cit, p 10.

17) Luis RINN , op cit, P 666.

18) Ibid, p 152.

19) Voici l'exemple de l'extrait d'une lettre adressée par Mokrani au bachagha de Tittery Benyahia Benaissa: *«Sachez que nous avons ouvert les portes du djihad ; nous attaquons aujourd'hui Bordj-bou-Argeridj avec près de 4,000 cavaliers. Si Dieu le veut, nous nous emparerons, dans la journée, d'une partie de la ville ; le reste tombera cette nuit entre nos mains. Le fort seul résistera probablement, à cause de ses murs ; mais, en le bloquant, nous espérons nous en rendre maîtres dans une huitaine de jours... Il y a ici un enthousiasme général pour le djihad, et, si les musulmans se soulevaient de tous les côtés, je vous jure par Dieu qu'ils n'auraient plus besoin de s'insurger une autre fois.»* Voir Luis RINN, op cit, p187 et 188.

20) مصطفى الاشرف، الجزائر الامة و المجتمع، ترجمة حنفي بن عيسى، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر 1983، صص 61-68.

21) LAROUJ Abdellah, L'Histoire du Maghreb, un essai de synthèse, François Maspéro, Paris, p 283, 284.

22) Luis RINN, op cit, P 1.

23) Dans un autre livre, Luis Rinn a retracé le rôle du cheikh al-Haddad et de son ordre dans l'insurrection de 1871. Voir Luis RINN, Marabouts et Khouanes, Adolphe Jourdan, Alger, 1884, voire les deux chapitres sur le rôle politique des ordres religieux et la Rahmaniyya.

24) Luis RINN, op cit, P 199.

25) Ibid, op cit, P 469.

26) Ibid, P 465.

27) Ibid, op cit, P 647 ET 648.

28) Cité Par AGERON, op cit,, P 14.

29) Rapport rédigé en collaboration avec le colonel Adeler, Voir Luis Rinn, op cit, p 648.

30) D'autres décisions frappèrent durement les chefs de l'insurrection et certains des meneurs locaux qui furent condamnés à l'exil en Nouvelle-Calédonie comme c'est le cas pour Si Aziz et Boumezrag. Le cheikh al-Haddad et le bachagha Ben Ali Cherif furent condamnés à des peines de prison. Ce dernier a vu sa peine graciée par le président français de l'époque, Mac Mahon. Voir Luis RINN, op cit, p 647 à 654.